

‘Mayrit’, petite ville et solide forteresse arabe

On ignore souvent les sept siècles de passé arabe de Madrid, seule capitale européenne dont les origines et le nom sont liés à cette civilisation.

Josep Giralt i Balagueró

Comme le souligne fort justement la directrice de Casa Árabe, Gema Martín Muñoz, dans la présentation de l'excellente monographie publiée sous le titre *De Mayrit a Madrid. Madrid y los árabes, del siglo IX al siglo XXI*, Madrid est la seule capitale européenne dont les origines et le nom sont liés à la civilisation arabe, mais le manque de visibilité monumentale et documentaire a favorisé la dissimulation et l'ignorance sur ses sept siècles de passé arabe.

Lorsqu'on pense à l'histoire d'Al Andalus, ou lorsqu'on se penche sur le passé artistique ou archéologique islamique de la péninsule Ibérique, on n'associe pas Madrid à cette partie de l'histoire. La réalité des vestiges en Andalousie, en Estrémadure, en Aragon ou à Tolède est si évidente que pour la plupart, la capitale d'Espagne ne compte pas. Grave erreur : la plupart des membres de cette école surnommée à tort « école des arabistes de Madrid » ont consacré une partie de leur tâche scientifique à ébaucher en partie ou totalement certains aspects du passé islamique de Madrid : de Pascual de Gayangos à Francisco Codera, en passant par Miguel Asín Palacios, Manuel Gómez-Moreno, Emilio García Gómez, Jaime Oliver Asín, Manuel Ocaña, Manuela Marín et Juan Zozaya, entre autres.

Depuis la décision de Philippe II, en 1561, de faire de la ville de Madrid la capitale de l'empire des Habsbourg, l'historiographie officielle a voulu octroyer un passé glorieux et attrayant à la ville, qui ne correspondait pas à sa modeste origine médiévale et islamique que les sources écrites anciennes avaient toujours confirmée. L'archéologie n'a pas non plus apporté de vestiges suffisamment consistants pour ne pas pouvoir affirmer que « le premier habitat permanent et stable sur la colline madrilène naît avec les Omeyyades de Cordoue », selon les propres termes de l'éminent spécialiste en urbanisme islamique de l'université de Nantes, Christine Mazzoli-Guintard. Même s'il ne s'agit pas de l'une des plus importantes de la péninsule Ibérique, *Mayrit* est une colonie d'origine arabe qui était liée au destin de l'histoire d'Al Andalus entre le milieu du IX^{ème} siècle et la fin du XI^{ème}, époque à laquelle, après la conquête de Tolède, elle passa sous la tutelle du roi de Castille. Le Madrid chrétien cohabita avec une population musulmane qui maintint ses traditions, sa langue et

sa religion, malgré le décret de conversion des Mudéjars prononcé par les Rois Catholiques en 1502 et le décret d'expulsion ultérieur des morisques publié par la couronne de Castille en 1609. Plus de 750 ans de relations entre la ville, le territoire et la population musulmane.

En commençant par le nom de *Mayrit* qui, selon Jaime Oliver Asín, est d'origine arabe et qu'il faut mettre en relation avec les cours d'eau artificiels qui alimentaient la ville. Ces *mayra*, également connus sous le nom de *qanat(s)*, qui adopteraient à Madrid le nom de « voyages de l'eau », alimentaient en eau les zones habitées depuis des lieux de collecte souvent éloignés. Ibn Hayyan (987-1076), chroniqueur cordouan de la dynastie des Amiri, grâce à qui nous connaissons très en détail les avatars du califat de Cordoue, et surtout ses dernières années et l'avènement des royaumes de taïfas, nous informe de la fondation, par l'émir Muhammad Ier (852-886), de la fortification (*hisn*) de *Mayrit*, ainsi que de celles de Talamanca et Peñafora, peu de temps après la bataille de Guazaleta (854).

Le chroniqueur souligne clairement le rôle de ces fortifications : la création d'une frontière intérieure qui pourrait repousser les instincts permanents de rébellion des habitants de Tolède et de leurs alliés chrétiens du Nord. Cette frontière était renforcée par les châteaux de Calatrava, Zorita et Talavera.

Le caractère militaire originaire de *Mayrit* se reflète dans les vestiges conservés de cette époque : plus de 120 mètres de remparts construits avec de grandes pierres de taille, composés de plusieurs tours au plan rectangulaire et d'une petite porte qui était située sur la Cuesta de la Vega et la rue Mayor. Le chroniqueur de Madrid et maître de Miguel de Cervantés, Juan López de Hoyos, nous rapporte la résistance que cet ouvrage opposa lorsqu'on voulu démolir la porte Santa María en 1569 pour permettre le passage du cortège d'Anne d'Autriche, épouse de Philippe II, lors de sa première entrée dans Madrid : « tellement robuste, en pierre, et tellement solide qu'avec grande difficulté et même avec de nombreux artifices et instruments, il n'a pas été possible de démanteler les pierres ».

Son emplacement, sur deux collines proches de la rivière aujourd'hui connue sous le nom de Manzanares – autrefois Guadarrama de Madrid – dominait parfaitement



Couverture du livre « De Mayrit a Madrid. Madrid y los árabes, del siglo IX al siglo XXI ». Daniel Gil (ed.), Casa Árabe et Lunewerg, Madrid – Barcelone, 2011.

le chemin qui longeait le système montagneux central et, sans passer par Tolède, reliait Talavera à Saragosse. Sur la colline dite du Palais se trouvaient alors le château et la médina fortifiée ; de l'autre côté du ruisseau à l'emplacement duquel se trouve aujourd'hui la rue Segovia, et sur la colline de San Andrés et les Vistillas, s'étendait un faubourg. Au milieu du Xème siècle, les sources documentaires arabes parlent de *Mayrit* comme d'une médina. C'est à nouveau Ibn Hayyan qui nous informe que le nouveau calife Abd al Rahman III nomme des gouverneurs dans les médinas de Calatrava, Talavera, Madrid et Talamanca entre les années 929 et 930. Doit-on admettre que pendant le premier tiers du Xème siècle, il s'est produit un changement important dans la configuration du premier établissement, de type militaire, pour évoluer vers une structure de type urbain ? Devons-nous croire ce qui se produit à cette époque dans une grande partie d'Al Andalus, où les communautés urbaines naissent comme un pouvoir émergent ? Dans le cadre d'une politique centralisatrice comme celle que voulait mener Abd al Rhaman III, la création de nouvelles villes serait essentielle pour jeter les fondements d'une administration stable ; il serait donc logique de penser à une métamorphose d'une simple fortification, à un centre de référence capable de structurer un territoire. Le géographe Abu Abd Allah Muhammad al Idrisi, de Ceuta, qui réalisa la première grande mappemonde et une géographie intitulée par lui-même *Kitab Ruyar*, *Le Livre de Roger* (vers 1154) en l'honneur du roi de

Sicile Roger II, se réfère à *Mayrit* comme l'une des localités situées aux pieds des monts de Tolède, petite ville et solide forteresse bien peuplée et qui, au temps de l'islam, possédait une grande mosquée ou *aljama* (ce qui nous rappelle que Madrid, tout comme Tolède, ont déjà été conquises par le roi chrétien). La tradition historiographique et certains vestiges archéologiques montrent que l'emplacement de cet édifice religieux correspond à celui qui fut occupé jusqu'à la fin du XXème par l'église, aujourd'hui disparue, de Santa María de la Almudena, à la confluence des rues Mayor et Bailén. Ce toponyme d'origine arabe indiscutable (*al mudayna*) la rapproche de la fonction primordiale de sa fondation, à savoir celle d'un bastion urbain fortifié, d'une citadelle.

Les historiens et archéologues madrilènes ne s'accordent pas sur l'extension et le périmètre de la ville arabe des X-XIème siècles. La plupart d'entre eux considèrent que la ville arabe avait une surface approximative de quatre hectares et que ses tours étaient carrées. Le grand périmètre, d'environ 35 hectares et avec des tours au plan demi-circulaire, correspondrait à la ville chrétienne qui s'implanta depuis la conquête jusqu'au milieu du XVIIème siècle. Cette dernière enceinte aurait protégé des faubourgs et des cimetières islamiques.

Les documents sont encore plus avares en renseignements sur le *Mayrit* de l'époque des taïfas. La ville et toute la région passeront sous la tutelle du royaume taïfa de Tolède, l'un des plus importants d'Al Andalus d'un point de vue politique et culturel. Les vestiges archéologiques révèlent également une faible occupation de la médina, et il est très probable que la situation stratégique ait plutôt donné lieu à un établissement dispersé, voire saisonnier. Ce même caractère frontalier empêcha le développement d'un groupe de personnes suffisamment nombreuses consacrées au domaine des connaissances pour faire de la ville un foyer d'attraction culturelle. Au contraire : la plupart des oulémas nés à *Mayrit* ou dans de proches médinas réalisèrent leur carrière loin de leur ville natale, soit à Cordoue, soit à Tolède. Cette position frontalière, en revanche, attirera certains oulémas disposés à mener une vie de *ribat*, ou de retraite et dévotion, semblable aux ascètes, qui occasionnellement pouvaient participer à la vie militaire en tant que soldats, ou plus souvent en collaborant à des missions de surveillance de la frontière.

On ignore la date précise de la conquête féodale de *Mayrit*, aussi l'associe-t-on à celle de la capitulation de la capitale de la taïfa, Tolède, qui passa aux mains d'Alphonse VI le 25 mai 1085. Cet accord de capitulation ne s'applique pas seulement aux Musulmans de la capitale, mais encore à toutes les communautés qui faisaient partie des terres de la taïfa, comprises entre les monts de Tolède et le système montagneux central – et Madrid était située sur ce territoire. La capitulation supposait pour les Musulmans, qui décidaient de rester, d'être des citoyens libres, de conserver leurs propriétés, de pratiquer leur religion et de maintenir leurs lois, moyennant le paiement d'un impôt au roi. Les Musulmans qui décidaient de par-

tir pouvaient le faire librement, en emportant avec eux leurs biens meubles. La conquête mettait un terme à l'histoire du *Mayrit* d'Al Andalus, mais pas à la présence de Musulmans dans la ville, qui finiraient par s'intégrer au monde politique et culturel de Castille-León.

Le fait qu'il n'y ait aucune référence aux Mudéjars de Madrid jusqu'à la promulgation en 1202 du *Fuero de la Villa* (loi du for) de la part d'Alphonse VIII peut s'expliquer par le fait que la plus grande partie de la population musulmane émigra vers les terres d'Al Andalus, puisque la ville n'aurait eu qu'un caractère militaire. Nous pouvons cependant admettre qu'une minorité de citoyens musulmans avaient choisi de rester dans la ville.

Ce qui semble en revanche évident, c'est l'augmentation de la discrimination entre les Musulmans et les nouveaux citoyens chrétiens, surtout dans les domaines du droit procédurier et juridique, tout au long des XIII^{ème} et XIII^{ème} siècles. La loi du for nous informe également de l'existence non seulement de musulmans libres – qu'il désigne sous le nom de « moros horros » et qui étaient placés sous la tutelle directe du roi qui leur offrait sa protection –, mais encore de musulmans captifs et affranchis.

Entre la fin du XII^{ème} et le XIII^{ème} siècle, Madrid subira un grand changement urbanistique qui se traduira par la construction de la seconde enceinte de la muraille médiévale qui protégera une extension approximative de 32 hectares et une population oscillant entre 8 000 et 10 000 personnes dès la fin du XV^{ème} siècle. La progression de la conquête d'Al Andalus, l'abondance d'eau et la richesse du territoire, aussi bien apte à l'élevage qu'à la chasse, feront augmenter la population non seulement chrétienne, mais aussi musulmane qui, pendant le dernier quart du XV^{ème} siècle, représenterait quelques 3 % de la population, soit environ 250 individus.

La communauté musulmane commence à s'organiser, et il existe une preuve documentée d'une première *aljama* au moins à partir de 1329. L'on connaît les noms de certains de ses gouverneurs et de certains *fuyaha* entre autres responsables administratifs et religieux de l'*aljama* madrilène qui disposait d'une certaine autonomie juridique et religieuse par rapport à la population musulmane. Une population qui se répartissait entre les quartiers de la Morería Vieja, située à la limite entre l'ancienne médina musulmane et la colline des Vistillas, où vivait le groupe majoritaire des Mudéjars madrilènes d'humble condition qui se consacraient à des métiers artisanaux, et la Morería Nueva, formée à partir du milieu du XV^{ème}, située dans les alentours de l'actuelle rue Toledo. C'est ici que vivaient les familles les plus aisées : les maîtres d'œuvre et constructeurs, les artisans, peintres et charpentiers, qui étaient des métiers très qualifiés à une époque où le secteur de la construction était en plein essor à Madrid. Ils étaient à la charge des postes importants de l'*aljama* et étaient en relation non seulement avec les classes les plus riches de la capitale, mais encore avec la noblesse. Maestre Mahomat fut le grand maître des travaux de l'Alcazar royal de 1502, maestre Hasan réalisa la

porte gothico-plateresque de l'hôpital de La Latina et Yusa, peintre, travailla à l'église San Andrés sur ordre direct d'Isabelle la Catholique.

Le dernier maillon du Madrid musulman

Mais la confrontation se produirait vers la fin du XV^{ème} siècle, surtout après les mesures dictées par les Cortes de Tolède en 1480 contre les minorités religieuses du royaume de Castille. Le Conseil madrilène maintint une posture de protection envers la communauté mudéjar, mais il n'en fut pas de même avec les Juifs, qui seraient expulsés de la Péninsule 10 ans plus tard. Finalement, le 12 février 1502, les Rois Catholiques décrètent la conversion obligatoire de tous les Mudéjars de Castille, ou leur expulsion du royaume. L'*aljama* madrilène signa un accord avec le Conseil selon lequel, en échange de la conversion en bloc de tous les Musulmans de la ville et de son territoire, ils conserveraient la propriété de leurs biens, une exonération fiscale pendant 10 ans et ils ne seraient pas placés sous la juridiction de l'Inquisition pendant cette période. Il n'y avait pas d'autre solution : l'assimilation ou l'émigration. Mais, ces mesures ne furent pas appliquées à toutes les familles de la même façon. Alors que les plus puissants changèrent leurs noms pour ceux de personnes importantes de la ville et de la cour – certaines ayant très probablement été leurs parrains de baptême – et poursuivirent leur activité, la majorité de ceux que l'on appelait désormais « chrétiens nouveaux » ou « chrétiens nouveaux de maures » émigra vers le royaume de Grenade, encore aux mains musulmanes ; à tel point qu'en 1514, le Conseil de Madrid interdit le départ des morisques.

La pression sur les populations morisques augmenta dans toute la péninsule Ibérique, aggravée par les révoltes des morisques des Alpujarras de 1568 et leur expulsion ultérieure. Une partie des morisques grenadins se rendirent à Madrid et ses alentours en 1571. De toute façon, les « chrétiens nouveaux de maures » ont toujours été accusés de blasphème et d'hérésie, deux grands péchés qui finalement servirent d'excuse à leur expulsion, mais aussi d'être au service des Turcs à un moment où la monarchie espagnole consacrait une grande partie de ses efforts belliqueux à empêcher l'expansion de l'Empire ottoman vers l'Occident. Le décret d'expulsion des Morisques de la Couronne de Castille en 1609 fut le dernier soupir de douleur des communautés morisques. D'après Henry Lapeyre, tous les Morisques d'Alcalá de Henares (1209), Barajas (203), Colmenar de Oreja (241) et Madrid (389) s'en allèrent. La plupart étaient des Morisques grenadins, puisque selon un rapport sur l'expulsion des morisques rédigé par le comte de Salazar au roi en 1611 sur les anciens Morisques : « ils ont refusé de venir s'enregistrer, aussi en ignore-t-on le nombre, ils sont très riches et beaucoup les aident et les protègent ».

Le dernier maillon du Madrid musulman disparut alors au sein de la société qui vivra la crise de la maison d'Austriche et la période littéraire du Siècle d'or espagnol. ■